

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 17

Artikel: Les ambassades japonnaises et chinoises
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185205>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Comment on revient de Lavaux.

Les parties de cave à Lavaux sont le malheur de beaucoup de Lausannois. Ils s'en trouvent mal et ils y retournent. Ce serait une curieuse histoire à faire que celle de ces expéditions, dont, suivant l'exemple des anciens Germains, on ne revient jamais à vide.

Or donc, cédant à la tentation d'une belle journée de printemps, quatre amis, qui préféreraient sans doute garder l'anonyme, avaient parcouru les plus belles caves de Cully et tiré au guillon une série non interrompue de « trois verres » traditionnels. L'habitude est une seconde nature, et nos Lausannois étaient de fortes têtes. Le retour à Ouchy par le bateau à vapeur — le lac était calme — s'effectuait en bon ordre. Le débarquement fut digne.

Mais, comme dit le proverbe, le diable est toujours à la porte d'un pauvre homme, et c'est une de ses malices de semer les pintes sur notre chemin. Comment passer devant l'hôtel d'Angleterre sans dire un petit bonsoir aux amis d'Ouchy. On entra.

Les connaisseurs savent que le passage de l'air frais à la chaleur peut, dans certaines circonstances, avoir les effets les plus funestes. A peine attablé dans un coin, notre quatuor se mit à ronfler l'accord de *do* majeur, avec une prédominance marquée de la basse.

Le garçon, qui connaissait cette musique et reconnaissait son monde, ne troubla point d'abord nos artistes. Il se contenta de battre la mesure avec componction.

Cependant, quand il se fit tard, il hasarda quelques bonnes paroles, qui aboutirent à un demi-réveil ; mais il acquit en même temps la triste conviction que, grâce à la chaleur du local, les quatre amis étaient dans une impossibilité complète de regagner leurs domiciles respectifs.

En homme qui sait se retourner, le garçon hêla un fiacre et, avec l'aide du cocher, y installa les dormeurs, qui continuent avec calme leur expédition si dignement commencée.

— Maintenant, attention, cocher, et ouvrez l'œil ! Le numéro 1 de droite demeure Saint-François, la maison qui fait l'angle du coin, vous savez ? Les numéros 2 et 3 logent au bout d'Etraz. Quant au quatrième colis, vous le déchargerez à la Barre. Compris ? Et pas d'erreur, au moins !

— Soyez tranquille ! On en a rentré d'autres, au Tir fédéral.

Et fouette, cocher. Lausanne va retrouver ses enfants prodigues.

Vers onze heures et demie, les volets étant mis et le gaz à peu près éteint, le café d'Angleterre se préparait à un repos bien mérité, lorsqu'un fiacre s'arrête devant l'hôtel.

— Hé ! dites donc, garçon, c'est vous qui m'avez chargé, n'est-ce pas ? Pas moyen de reconnaître mes numéros ! Au haut de la rampe, je me retourne : Voilà mes colis les uns sur les autres ! Du bonheur que je n'en aie point perdu en route, on m'aurait encore fait payer les avaries. Avec ça qu'ils ne sont pas déjà assez avariés ! C'est une pitié de les trimpler comme ça. Et puis, voyez-vous, on ne charrie pas le vin sans qu'il s'en perde ; je ne me fie plus aux bondes, si on les bouge d'ici.

Et voilà comment nos Lausannois couchèrent à Ouchy en revenant de Lavaux. Ce qui ne les empêchera pas d'y retourner à la première occasion.

E.

Les ambassades japonnaises et chinoises.

Il ne se passe presque pas d'année où les journaux ne nous annoncent l'arrivée à Paris, Londres ou telle autre grande capitale, d'une ambassade japonnaise chargée d'une mission importante auprès de quelque gouvernement européen. Mais les faits ont démontré que ces voyages diplomatiques sont le plus souvent illusoire. Ils nous rappellent ceux des délégués vaudois à Genève, au sujet du barrage du Léman. Ces messieurs étaient parfaitement reçus, dinaient copieusement, causaient beaucoup et revenaient enchantés, mais sans avoir fait faire un pas à cette question depuis si longtemps pendante entre les deux cantons.

Les souverains de l'extrême Orient ont la manie des négociations ; et l'on dirait vraiment qu'ils ne concluent une convention quelconque avec les puissances européennes qu'avec la ferme intention qu'elle ne sera pas exécutée. C'est là le côté comique de ces ambassades exotiques qui débarquent sur le pavé de Paris pour jeter les bases d'une transaction commerciale. La politique est presque toujours étrangère à l'événement, et il ne faut point s'étonner si l'on commence par les emmener au bal Ma-

bille et autres lieux de divertissement. Aussi comment voulez-vous que des mandarins qui ont goûté tous les plaisirs de cette séduisante capitale, qui ont été initiés à tous les détails de la vie parisienne, puissent retourner facilement dans leur patrie, se remettre au régime débilitant des bourgeois de frêne, des ragoûts de chenilles, des nageoires de requins, des fritures de sauterelles et des salades à l'huile de ricin ? Impossible ! Les sons irrésistibles du piston de Mabilles n'apporteront-ils pas sans cesse à leurs oreilles troublées les échos des quadrilles échevelés et des valse éniivrantes ?

« C'est pour cela, dit M. Elie Frébault, dans un ouvrage excessivement intéressant, intitulé : *La Vie de Paris*, que je m'obstine à croire que c'est toujours la même ambassade japonnaise que nous voyons depuis vingt-cinq ans. J'en suis à me demander si cette ambassade extraordinaire n'exécuterait pas périodiquement le même exercice que les anciens figurants du cirque, qui sortaient de la scène par la droite pour rentrer par la gauche...

L'ambassade irait-elle chaque année s'embarquer à Marseille pour avoir l'air de retourner au Japon, et ferait-elle tout simplement le tour des côtes en rentrant à Paris par Brest ou le Havre ?

Qui sait ? Peut-être que ces gaillards ne quittent jamais Paris ! Quand ils se sont montrés suffisamment, qui vous dit qu'ils ne mettent pas leur costume japonais au vestiaire jusqu'à l'année suivante, et qu'ils ne s'en vont pas se faire habiller de pied en cap aux magasins de confection. A leur place, je vous réponds que je ne me gênerais pas. Une ambassade n'est pas un objet fragile ; elle peut, il me semble, servir indéfiniment. C'est là ce que j'appellerais une question d'économie.

A ce propos, ajoute M. Frébault, il faut que je vous conte l'histoire invraisemblable d'une ambassade chinoise, dont l'étonnante odyssée s'est déroulée autour de nous, sans que personne y ait fait attention, absorbé qu'on était alors par la crise que nous traversons.

Au mois de juillet 1870, le Fils du Ciel, souverain du céleste empire, éprouva le besoin d'envoyer une ambassade à son cousin Napoléon III. Et l'ambassade chinoise se dirigea sur la France, chargée d'objets d'art de toute espèce et d'une mission dont les journaux de la localité n'ont pas révélé le mystère.

Quel était le but de cette ambassade ; nul ne s'en douta.

Or, pendant que la dite ambassade accomplissait son long voyage avec cette placidité et cette sage lenteur qui fait le fond du caractère des orientaux, de graves événements s'accomplissaient en Europe.

Déclaration de guerre par l'empereur à la Prusse ; affaire de Sedan, investissement de Paris, etc.

Pendant ce temps, l'ambassade chinoise débarquait avec tous ses colis sur le grand quai de Bordeaux, et après quelques jours d'un repos bien gagné, se disposait à accomplir sa mission. Dans ce but, elle s'entassa en bon ordre dans les wagons de

la compagnie d'Orléans, et partit par un train express...

Depuis ce temps on la perd de vue. La gravité des événements la fait complètement oublier. Jusqu'où alla-t-elle ?... Où s'arrêta-t-elle ? On ne sait. Toujours est-il qu'elle n'entra point dans Paris investi. Il est probable que ne comprenant absolument rien à ce qui se passait, elle était à la recherche d'un gouvernement quelconque, auprès duquel elle pût s'accréditer et accomplir sa mission... mission dont elle devait s'acquitter quand même, sous peine de se voir empaler de fond en comble par le gracieux souverain du céleste empire, qui ne plaisante jamais avec ces choses-là.

Un jour, le gouvernement français arriva en ballon dans la capitale de la Touraine où il s'installa. Puis les circonstances le poussant du côté de l'ouest, ce même gouvernement mit son siège dans la capitale de la Gascogne. A peine avait-il quitté les riantes coteaux de la Loire, qu'on vit arriver à Tours, par un train de marchandises, une troupe d'hommes aux figures plus jaunes que le cuivre des lampes, aux vêtements rappelant les costumes des figurants du *Cheval de bronze* et les marchands de thé de la rue Tronchet.

C'était la fameuse ambassade chinoise qui, après une étrange odyssée à travers les départements envahis par les Prussiens, avait fini par apprendre la présence du gouvernement à Tours.

Fatalité !... elle arrivait plusieurs jours trop tard.

Le gouvernement était installé à Bordeaux !

D'autres se seraient arrachés les cheveux... Ils se consolèrent, eux ! D'ailleurs cet exercice insalubre leur eût été impossible vu l'état de leur crâne.

Ils prirent de nouveau à Tours un repos chèrement acheté, et y fumèrent tant d'opium qu'ils n'en partirent pour gagner Bordeaux que lorsque le gouvernement venait de quitter la ville, par suite de la conclusion des préliminaires de la paix.

Cette fois ils arrivèrent à Paris... lorsque le gouvernement venait de s'en aller à Versailles.

Heureusement, pensèrent-ils, Versailles est près de Paris, et, pour le coup, ils se crurent bien certains de mettre la main sur le gouvernement. Cette confiance les perdit. Ils s'imaginèrent pouvoir de nouveau fumer sans inconvénient quelques pipes d'opium pour se reposer.

Pendant ce temps, le comité central de la Commune s'installait à l'Hôtel-de-Ville.

Quand l'ambassade sortit de son engourdissement, réveillée par les premiers projectiles, et voulut sortir de Paris, les séides de Raoul Rigault l'arrêtèrent aux portes de la ville comme coupable de vouloir entretenir des intelligences avec Versailles.

Depuis ce moment, on perd de vue l'ambassade chinoise et jusqu'à présent on n'en a pas retrouvé de traces.

En attendant, le Fils du Ciel, dans son palais de Pékin, doit se demander tous les matins : « Mais que diable est donc devenue mon ambassade ?... »

